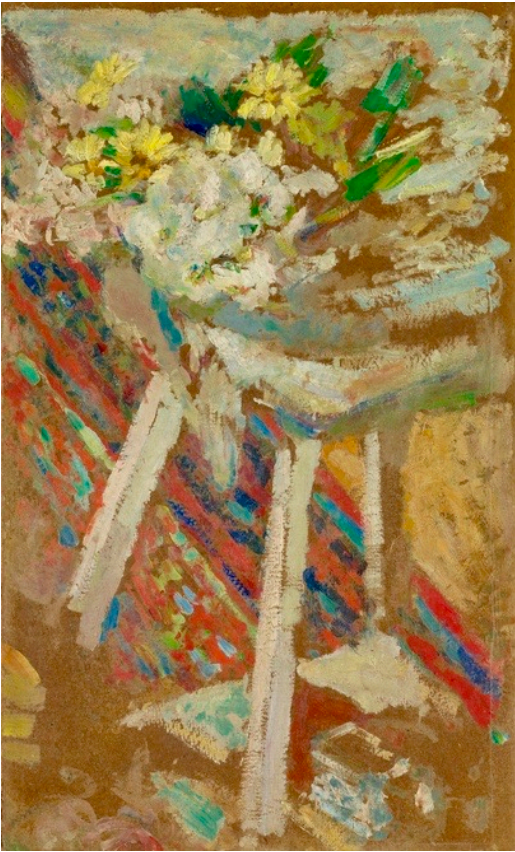


## Récit d'une découverte



Edouard Vuillard 1868 - 1940  
*Fleurs sur un tabouret* (d'après une série d'études  
réalisées chez Mme Fontaine) vers 1903-1904

Un beau jour du printemps 1980, un ami américain se promène à Boston dans le quartier de Beacon Hill où se trouve le Capitole de l'état du Massachussetts. Soudain, il s'arrête devant le magasin Goodspeed's, spécialisé dans les livres rares et les manuscrits, attiré par une petite peinture aperçue dans la vitrine qu'il lui semble être de Vuillard, placée à gauche d'une lettre signée "E. Vuillard."

Comme à l'époque, ses parents étaient propriétaires de trois Vuillard et que leur anniversaire de mariage (le 48<sup>eme</sup>) devait se fêter la semaine suivante, son intérêt piqué à vif, il entre dans le magasin pour se renseigner. A l'énoncé du prix très abordable, il dit au jeune vendeur qu'il prendrait l'objet immédiatement si, la "*chère amie*" à qui Vuillard adresse le pli, était identifiée et s'il pouvait trouver une indication de la date et du lieu de l'expédition.

Comme tous ces renseignements manquaient, sa première pensée fut que l'enveloppe avait du être perdue. Mais observant la soi-disant lettre de plus près, il s'aperçoit que non seulement le papier, sur lequel Vuillard a écrit son message, a un format tout autre qu'une lettre, mais que les bordures du papier sont perforées.

Et subitement, il réalise qu'il s'agit d'un pneu. "*Mais c'est un pneu !!!* " s'écrit-il, presque en hurlant. Et voyant le jeune homme un peu ébahi par cet éclat, il réalise qu'il lui doit une explication sur le mot « pneu ». Il est absolument persuadé que les renseignements recherchés sont cachés à l'intérieur du cadre, et lui demande donc de le retirer. Dès l'ouverture du cadre, apparaissent sous leurs yeux toutes les précisions de l'envoi : nom de la destinataire - Madame Desjardins ; adresse - 205, Bd. St. Germain; et même le tampon portant la date du 24 février 1910.

Au vu de cette découverte, il achète immédiatement l'objet. Entre l'achat et le moment d'offrir le cadeau à ses parents, la maison Goosspeed's a le temps et la gentillesse de découper une "fenêtre" à l'arrière du cadre pour exposer ce qui y était dissimulé.

Vous avez peut-être déjà deviné qui est cette mystérieuse Madame Desjardins ?

Mais laissons la parole à cet amateur très cultivé :

*Depuis 35 ans, j'imagine Mme Desjardins comme une femme "d'un certain âge," pas exactement une femme forte, mais un peu rondelette, la poitrine un peu trop développée, mais aussi très aimable, très enjouée. Vous pouvez comprendre mon étonnement lorsque je découvre quelques 35 ans plus tard, à la lecture du livre de Dominique Bona « Deux Sœurs » que la fameuse Mme Desjardins n'est autre que Marie Fontaine, décrite comme "la plus piquante des sœurs Escudier, avec son minois d'ingénue... sa taille fine, son long cou, son port de tête ravissant et son nez retroussé". Soit la physionomie exactement inverse de ce que je me m'étais représenté !*

*Pour ne pas parler du scandale qu'elle créa en 1907 avec son divorce d'avec Arthur Fontaine. Pas du tout une femme forte, plutôt une femme fatale et j'aurais du soupçonner son rapport avec "ma" Madame Desjardins dès le chapitre sur Arthur Fontaine "Le bourreau de travail".*

*Dominique Bona y fait allusion à plusieurs reprises : le nom Desjardins y est plusieurs fois mentionné et cela me dit vaguement quelque chose. Mais je suppose que je suis tellement concentré sur Arthur que j'y passe outre.*

*Ce n'est qu'à la page 280, où Marie avoue sa liaison ... de dix ans ! ... avec Abel Desjardins que je commence à me demander si elle, maintenant séparée de son mari, va se marier avec Desjardins et changer de nom. Au long du livre, Bona nous donne tellement d'adresses d'habitations des personnages principaux du récit que j'espère, en m'approchant du dénouement de l'histoire de Marie, que sa nouvelle adresse va être révélée. Et voila, à la page 285, j'ai ma réponse : "Il n'y aura pas de réconciliation [avec Arthur]. Marie vient habiter au 205 boulevard Saint-Germain, dans un appartement au cinquième étage qu'occupe le docteur Desjardins. En dehors de Debussy, de Robert Proust, de Van Dongen, ils perdent leurs amis. Toutes les portes se ferment." En marge de ce passage, j'ai écrit, en protestant: "Et Vuillard ??" Car il continuait de peindre Marie bien après la rupture avec sa famille.*

*Et mon petit pneu, avec son commencement "Ma chère amie", dans lequel il s'excuse très gentiment de ne pas accepter son invitation à déjeuner ("J'ai tous les scrupules à m'en distraire [à se distraire de sa peinture], si agréable que soit l'occasion que vous m'offrez.") est preuve absolue qu'il est resté en bonnes relations avec elle -- et aussi avec son deuxième mari, car en dessous de sa signature, il ajoute : "Bon souvenir à Desjardins"*

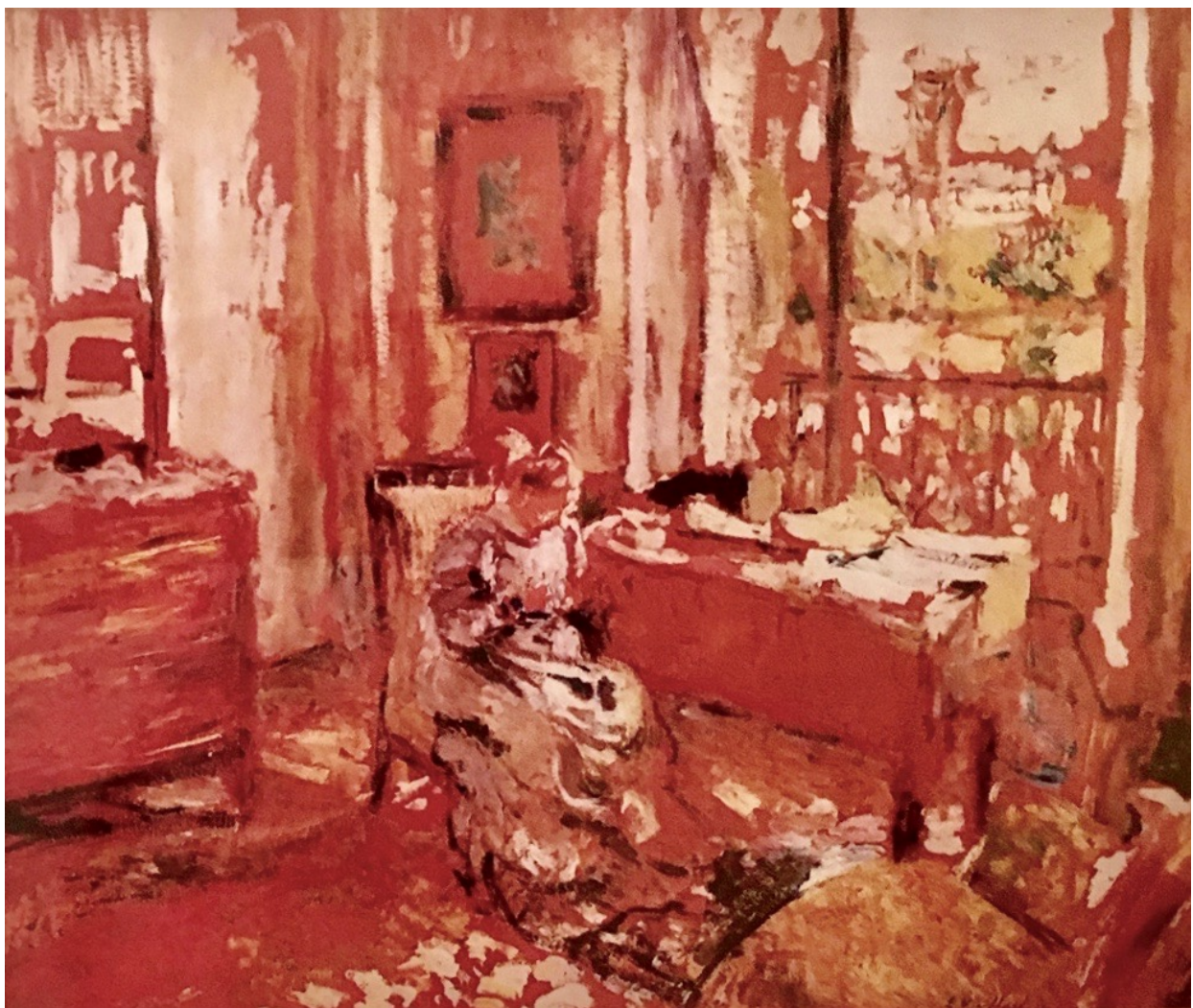


*J'ai toujours trouvé cette œuvre charmante, mais maintenant, grâce à la lecture du livre de Bona, elle m'est devenue précieuse. Si j'étais enthousiasmé par ce projet d'association Lerolle avant de lire le livre, vous pouvez imaginer combien je suis excité comme un poux maintenant ».<sup>1</sup>*

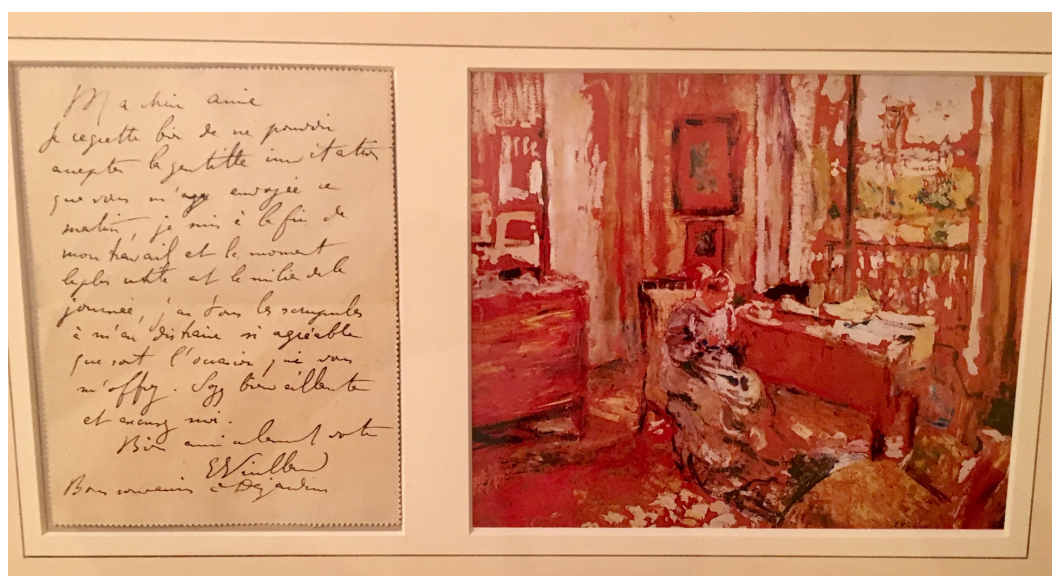
Et maintenant, il faut vous révéler l'identité de cet amoureux de Marie, il s'agit de Larry Berman, le merveilleux pianiste qui nous a fait l'honneur de deux concerts pour la société des amis d'Henry Lerolle, l'un en 2016, accompagné par Nicole Eysseric, au Cercle France-Amériques, avec un programme sur Debussy, et l'autre en 2018, à la salle Cortot sur Ernest Chausson et César Franck avec son ami Frank Graves.

*Merci Larry de nous avoir prêté vos précieux souvenirs et d'avoir participé avec tout votre savoir musical et artistique à l'avancement de notre connaissance sur cette fin du XIX<sup>eme</sup> siècle, d'avoir été notre premier bienfaiteur et d'être en quelque sorte le parrain américain de notre projet.*





Edouard Vuillard, 24 février 1910, *Vue d'intérieur*, petite peinture réalisée au dos du pneu le message qu'il adresse à Marie Escudier pour s'excuser de ne pouvoir accepter son invitation à déjeuner.





Ma chère amie  
Je regrette bien de ne pouvoir  
accepter la gentille invitation  
que vous m'avez envoyée ce  
matin, je suis à la fin de  
mon travail et le moment  
le plus utile est le milieu de la  
journée, j'ai tous les scrupules  
à m'en disputer si agréable  
surtout l'occasion, ne vous  
m'offrez. Soyez bien saine et  
et excusez-moi.

Bien amicalement votre  
Edwille  
Bon souvenir à D. J. J. J.



## Marie ou l'Art comme art de vivre

Parmi les trois sœurs Escudier, Marie est la plus jeune ; par son charme et sa beauté, elle séduit les artistes. La piquante Marie a vingt ans lorsqu'elle sert de modèle pour deux toiles d'Henry Lerolle, son beau-frère : un portrait de trois quarts, un bouquet de fleurs au corsage dont l'artiste s'inspire dans sa grande toile *A l'Orgue* (1885) pour la soliste chantant à la tribune de Saint-François-Xavier.



Henry Lerolle 1885, *Portrait de Marie Escudier*, coll. particulière.

Ce portrait de Marie est très heureusement resté jusqu'à nos jours dans les mains de la famille Escudier, chez les descendants du frère aîné de Marie ; il reste totalement inconnu du grand public, car il n'a jamais été montré dans une exposition. Les sœurs de Marie se sont mariées, Madeleine en 1877 avec Henry Lerolle et Jeanne avec Ernest Chausson en 1883, quand Marie épouse en 1889 Arthur Fontaine, ancien élève de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole des Mines, créateur du droit du travail en France avec les grandes lois sociales : en 1901, la journée de dix heures, en 1906 le repos hebdomadaire obligatoire et les conventions internationales de Berne sur le droit du travail.

Dix ans plus tard, Maurice Denis donne de Marie trois portraits en jeune mère, son fils Noël dans les bras : *Maternité au lit jaune* (collection G. Rau), *Maternité à Mercin* (musée du Prieuré, Saint-Germain-en-Laye, 1896) et *Madame Fontaine et ses enfants* (1896).

En 1889 et 1890, lorsque Lerolle peint ses grandes fresques à l'Hôtel de Ville, *L'Enseignement de la Science ou la Science et la Vérité instruisant la Jeunesse*, c'est Marie de nouveau qui sert de modèle à *la Vertu*, *la Justice*, *la Jeunesse*, valeurs morales élevées auxquelles elle prête sa silhouette gracieuse. Renoir également signe un portrait de Marie en 1901, époque à laquelle Vuillard devient en quelque sorte son portraitiste fétiche, donnant des visions très vivantes de Marie au piano ou posant dans les salons du 2 avenue de Villars, où les Fontaine sont venus s'installer au tournant du siècle à proximité des Lerolle, des Duparc et de Vincent d'Indy.

La réussite sociale de ces familles se conjugue sans heurt avec un engagement spirituel très affirmé. Lerolle se fait connaître comme peintre de Salons mais aussi comme auteur de vitraux et de grandes scènes religieuses réalisés en de nombreux couvents et églises. La musique, comme la peinture, tient une place centrale dans les intérêts du cercle familial, bien éloigné de la mondanité de tant de salons bourgeois, favorisé par la présence dans la famille d'un compositeur, Ernest Chausson. On sait aussi que Henry Lerolle, élève de Colonne, joue du violon avec talent, sachant déchiffrer les partitions les plus ardues et déclame par cœur des poèmes, d'une voix à la pureté cristalline qu'elle transmettra à ses filles. Leur fils Jacques va fonder avec le beau-frère de ses sœurs, Alexis Rouart, la maison d'édition musicale Rouart-Lerolle. <sup>2</sup>



Edouard Vuillard, *Causerie chez les Fontaine*

2, avenue de Villars, 1904, coll. particulière

Marie, quant à elle, est une interprète talentueuse avec sa voix de soprano lyrique qui séduit par le style et l'intensité de ses interprétations. Bonne musicienne, elle déchiffre sur manuscrits les œuvres nouvelles que les compositeurs aiment à lui soumettre ou à lui dédier. Lors d'une soirée chez les Lerolle en octobre 1892, elle avait interprété pour Henri Duparc, en l'absence de Chausson, une partie de son *Poème de l'amour et de la mer*.

En 1893, elle interprète les premières scènes de l'opéra *Pelléas et Melisande*, récemment composé par Debussy chez Henry Lerolle. En 1894, Chausson lui demande de déchiffrer quelques scènes de son opéra encore inachevé *Le Roi Arthus* qu'elle interprètera fort bien avec lui. Non sans humour, Chausson avait dédié à sa spirituelle belle-sœur sa mélodie *La Cigale* sur un poème de Leconte de Lisle. A propos des mélodies de Bonheur sur des poèmes de Jammes, celui-ci relève le sentiment pénétrant et l'expression sincère et profonde que Marie apporte en chantant.

Le plus beau portrait de Marie Fontaine pourrait être celui qu'Odilon Redon dessine au pastel, en septembre 1901 (New York, Metropolitan Museum of Art), en même temps qu'un portrait de son époux. Marie y est assise, tout absorbée par sa broderie, ouvrage qu'elle affectionne, réalisant des chemins de table, d'après des modèles dessinés par Maurice Denis et exposés à deux reprises à la Société nationale des Beaux-arts.



Odilon Redon, *Mme Arthur Fontaine brodant*, 1901, Pastel, Metropolitan Museum of Art, NY

Le portrait de Redon fait l'admiration de Francis Jammes, un proche ami des Fontaine : « Ce portrait de Redon, que doit très bien *donner* la photographie, est à mon avis une merveille, écrit-il à son ami Arthur Fontaine.

L'extraordinaire ressemblance persiste à travers le choix d'une seule expression qui les dit toutes. Et il se trouve que *cette* expression est, dans Madame Fontaine, celle que je préfère et celle que de jour en jour, je préfèrerai. Cette grave attitude du travail familial cette réflexion muette de sa pensée muette sur le *miroir* de son ouvrage<sup>3</sup>... ». L'aisance de la grande bourgeoisie parisienne s'appuie sur des fortunes accumulées au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Le père d'Henry Lerolle, peintre à ses heures appartenait à une lignée de bronziers d'art, dont le succès ne se démentira pas tout au long du XIX<sup>ème</sup> siècle. Chausson put se dévouer tout entier à la composition grâce à la réussite professionnelle de son père comme entrepreneur de travaux publics à Paris, au temps du baron Haussmann ; quant à la famille d'Arthur Fontaine, elle comptait depuis Louis-Philippe parmi les principales maisons de serrurerie et quincaillerie d'art parisiennes, dont le chiffre d'affaires atteignait probablement quatre millions de francs or, avec des succursales jusqu'au Tonkin et en Chine.

Mécène, Arthur Fontaine participe à la vie intellectuelle en menant une vie sociale débordante, où l'on retrouve Francis Jammes, André Gide, Paul Claudel, Jacques Copeau, Jean Schlumberger, Jacques Rivière, Paul Valéry, Claude Debussy Odilon Redon, Eugène Carrière, Maurice Denis, Edouard Vuillard, tous rencontrés par l'intermédiaire de son beau-frère Henry Lerolle. Marie Escudier aspire au bonheur et sa vie avec Arthur Fontaine ne correspond pas à ses aspirations profondes. Elle veut vivre, aimer et être aimée, avec complicité, amitié et passion. Or, Arthur Fontaine ne voit en elle qu'une mère et une épouse assurant son rôle et tenant sa place. Entre eux existe une distance immense.<sup>4</sup>



Edouard Vuillard, *Mme Arthur Fontaine en noir devant la fenêtre*, vers 1904, NY coll. part.



Dans les années 1900, à la demande de son ami et voisin Adrien Mithouard, cofondateur de la revue *L'Occident*, Henry Lerolle va décorer son salon, dans un immeuble inondé de lumière à l'angle de l'avenue de Breteuil et face à l'église Saint-François-Xavier, à deux pas de chez lui. Il peint avec bonheur et contentement trois grands panneaux au format presque carré où il fait figurer des muses, grandeur nature, sur une perspective de mer et de rochers qui évoquent les vacances en méditerranée.



*Les muses, la poésie, la musique, les arts*, panneau central (2, 03 x 1,90) vente Christie's Paris, 27 novembre 2018

Une envolée de muses ailées et gracieuses dansent remplissant tout l'espace azuré, tenant l'une, un instrument de musique, l'autre, une feuille avec un poème. Mais dans cette atmosphère céleste, le regard est immédiatement captivé par la muse centrale, est-ce Erato cette beauté chaste et prude représentant le chant nuptial ? Il s'agit bien de Marie, au profil hautement reconnaissable avec son petit nez légèrement retroussé. Ce personnage élégiaque, assis sur ces nuages arachnéens sur fond de ciel serein et de pluie de roses, évoque l'expression d'un amour tendre et harmonieux. On ne sait si Henry Lerolle aurait réussi à faire poser sa belle-sœur en tenue d'Eve, ou si l'une des 3 grâces de la famille a servi de modèle, aucune note à ce jour ne le confirme. En 1900, Marie n'a que 35 ans et elle est belle.

Cette mère de famille de cinq enfants, maitresse de maison parfaite, devrait être comblée par l'existence que lui offre son mari, haut fonctionnaire du gouvernement qui reçoit tous les soirs des hôtes importants. Mais elle participe à ces diners d'un air distrait. Et toute l'organisation domestique ne lui laisse guère de temps pour travailler sa voix, sa broderie ou son piano, or son mari déteste la musique ; elle semble prisonnière de cette cage dorée, à la vie réglée sur la seule carrière de son mari. Sa santé fragilisée par des grossesses répétées l'amène à fréquenter les cures dans des stations thermales ou balnéaires. Et heureusement les périodes de vacances lui donnent l'occasion de s'échapper pour retrouver ses sœurs et leurs enfants dans des lieux de villégiature champêtres.

En fait, depuis quelques années, Marie a un amant, Abel Desjardins, séduisant médecin des hôpitaux de Paris, de cinq ans plus jeune qu'elle. A la mi-novembre 1907, Marie (42 ans) quitte brusquement le domicile conjugal avec ses deux plus jeunes fils Noël et Denys, âgés respectivement de dix et douze ans pour aller habiter 64 bis rue de Monceau, chez sa mère, veuve depuis peu<sup>5</sup>. Arthur Fontaine demande immédiatement le divorce qui sera prononcé aux torts de Marie, lui laissant une

pension alimentaire de 1.000 fr par mois et l'obligation de verser à son époux 1.000 fr par an pour les dépenses de ses 3 enfants aînés : Jean-Arthur, Philippe et Jacqueline (dix-huit, seize et quatorze ans). Ce jugement sévère et sans appel ne la fera pas revenir au domicile conjugal, malgré les tentatives de la famille Lerolle qui essaye de faire entendre raison à Marie et de mettre fin au scandale de l'adultère. Elle accepte quand même un voyage à Venise avec Arthur Fontaine et revient au foyer quelques mois. Mais après l'été, déterminée, Marie quitte définitivement l'avenue de Villars et va s'installer chez Abel au 205, boulevard St Germain, avec ses deux plus jeunes enfants. C'est la rupture définitive avec sa famille qui ne la reçoit plus, évite même de prononcer son nom.<sup>6</sup>



Odilon Redon, *Arthur Fontaine*, 1901, sanguine, Metropolitan Museum of Art, NY

Le divorce est prononcé le 18 décembre 1907, elle est mise au ban de sa famille, pour qui ce divorce semble marqué du sceau de l'infamie.

Fontaine se laisse accaparer par son travail, mais souffre de son image sociale dévalorisée, c'est en fait le premier échec de sa vie.

Abel et Marie se marieront civilement le 15 octobre 1908 à la mairie du 6<sup>ème</sup> arrondissement, en présence de : Paul Segond, âgé de 54 ans, professeur à la Salpêtrière, officier de la Légion d'honneur, Charles Walther, âgé de 49 ans, professeur agrégé, chirurgien, officier de la légion d'honneur, Humbert Georges, âgé de 52 ans, ingénieur en chef des Ponts et chaussées, chevalier de la légion d'honneur, Paul Dupuy, âgé de 48 ans, secrétaire à l'Ecole normale supérieure, chevalier de la Légion d'honneur.

*(Archives de Paris, Etat-civil actes de mariage de 1860 à 1924)*



Autour d'Abel, Marie découvre un nouvel environnement social dont émergent Robert Proust (le frère de Marcel) ami d'enfance avec lequel Abel a fait ses études de médecine, Van Dongen, retrouve son cher ami Debussy et garde son peintre d'élection Edouard Vuillard comme l'indique le fameux « pneu daté de 1910 ». Voici la lettre que Marcel Proust, condisciple d'Abel au lycée Condorcet, lui adresse à l'occasion de son mariage :

*Dimanche soir, 11 octobre 1908*

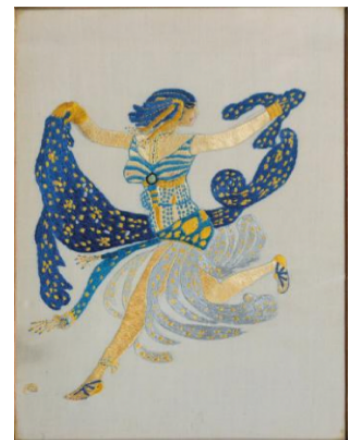
*Mon cher Abel,*

*J'ai été bien ému de ta lettre et je t'en remercie bien profondément. Je t'envoie mes bien vives félicitations, de tout mon cœur, et te demande de les mettre, avec tout mon respect, aux pieds de celle qui sera bientôt Madame Abel Desjardins. Je t'envoierai un petit objet qui te fasse quelquefois penser à moi. Mais comme je suis alité et ne vois personne et ne suis même pas à Paris, ce ne pourra être tout de suite ... à moins que je n'écrive pour une toute petite chose que j'avais vue, bien simple, mais que tu pourrais peut-être aimer. Je suis trop mal en ce moment, en des crises incessantes, pour te donner un rendez-vous, mais je tâcherai dès que je pourrais prévoir le lendemain, dès que j'aurais eu quelques jours possibles de suite, de te demander la permission de te voir et de te remercier. C'est un chagrin pour moi de ne pas te serrer la main Samedi. Mais ma vie est faite de chagrins. Elle est faite aussi de souvenirs. Notre amitié m'est un des plus précieux ; merci encore d'avoir eu la bonté de me dire qu'elle n'était pas qu'un souvenir. Tout à toi*

*Marcel Proust*

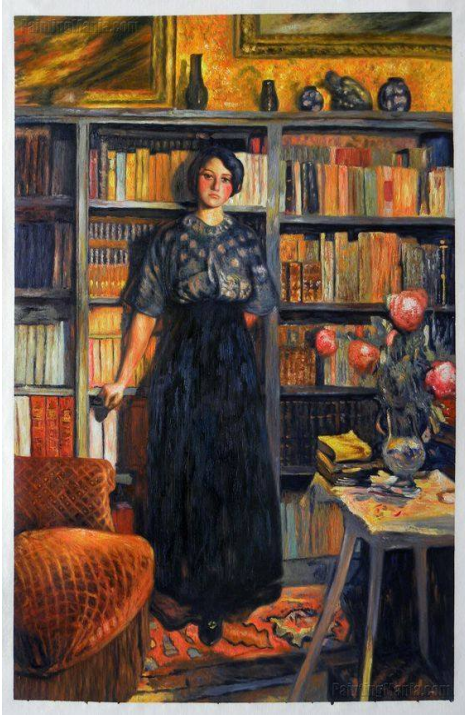
En 1909, Marie assiste aux Ballets russes, spectacle de la troupe de Diaghilev créé le 2 juin (première saison des Ballets russes) au Théâtre du Chatelet, les esquisses de décor et les costumes sont réalisés par Léon Bakst. Marie exécutera la même année deux broderies pour le ballet *Cléopâtre*.

Bakst dessina les projets de costumes pour le ballet *Cléopâtre*, interprété par les ballets russes : la *Danseuse bleue*, mis en musique par Arenski (1909), et dans lequel le rôle principal était tenu par Ida Rubinstein. Spectacle représenté pour la première fois en 1909 au Châtelet de Paris. Monogramme à la danseuse bleue. *Au dos de la Danseuse bleue, étiquette de transporteur (pour Marie Desjardins, 205 boulevard Saint Germain)*. Desjardins exposa ces œuvres à la galerie de la Renaissance.



*Cléopâtre, en danseuse vêtue de bleu vers 1910, broderie, cadre sous verre*

En 1910, le drame familial des Fontaine est présenté par Francis Jammes, sous une forme **métaphorique** et moralisatrice, à travers *La brebis égarée*, publié dans *La Revue hebdomadaire* et représenté par la troupe de l'Œuvre en 1913. La pièce sera reprise en 1921 à l'Opéra comique sur une musique de Darius Milhaud et dans laquelle joue Jean Cocteau.<sup>7</sup>



Edouard Vuillard, vers 1911-1912, *Portrait de Mademoiselle Jacqueline Fontaine*, coll. part



Kees Van Dongen, vers 1913-1914, *Portrait de Marie Desjardins*, vente Sotheby's 24 juin 2014

Après le divorce du couple, Fontaine passe commande à Vuillard d'un grand portrait en pied de sa fille, un des rares exemples de ce type de format chez l'artiste ; Vuillard ne parvenant à trouver l'atmosphère du tableau en atelier, décide de peindre directement d'après modèle, dans l'appartement de Fontaine, 12, avenue de Saxe. Comme le cite l'auteur de la notice du catalogue Vuillard, 2003 : « c'est une œuvre passionnante par le travail de portraitiste où la finesse d'analyse psychologique impose une liberté et une justesse de ton et toute sa spontanéité à cette jeune fille à la mine d'adolescente boudeuse, plaquée dans une lumière crue contre la bibliothèque de son père ».

Dans les années suivantes, un cercle d'artistes se reforme autour de Marie: Edouard Vuillard, resté fidèle en amitié, mais aussi Ravel, Van Dongen et Matisse; ils seront invités régulièrement bd St Germain ou dans la maison de Villerville, en Normandie. Après s'être remarié civilement en 1920 avec Germaine de la Seiglière, Arthur Fontaine mourra en 1931, la superbe collection de Fontaine sera dispersée l'année suivante à Drouot. Sa fille Jacqueline suit de peu son père, succombant à trente-neuf ans à une péritonite. En 1946, selon le désir de Marie, Abel Desjardins accepte de l'épouser religieusement en l'église de la Madeleine, malheureusement Marie mourra à peine quelques mois plus tard. Quant à Abel Desjardins, il se remariera à soixante-dix ans, avec une jeune femme, de trente ans sa cadette, qui lui donnera un fils.<sup>8</sup>



Marie Escudier eut le courage de vivre sa vie comme elle le souhaitait, bravant sa famille et les codes de la société bourgeoise de son temps. Cette musicienne accomplie fut pendant dix ans l'âme d'un salon fréquenté par les nouveaux jeunes peintres, Odilon Redon, Maurice Denis, Edouard Vuillard... et l'avant garde musicale, de Vincent d'Indy, Henri Duparc, Albeniz, Erik Satie à Debussy, réunis autour d'Ernest Chausson et Henry Lerolle.

Un siècle plus tard, le 25 novembre 2018, la Philharmonie de Paris, dans un hommage à ses compositeurs favoris, Debussy et Ravel, qui incarnaient « l'élégance, la clarté de cette musique française, qui veut avant tout faire plaisir », présenta une série de concerts, sorte de flânerie musicale dans l'univers des deux musiciens, à la Cité de la musique ; avec, en entrée de programme, *La Mer* de Debussy, créée en octobre 1905, dont l'argument évoque Marie Fontaine, muse et inspiratrice, et ravive la mémoire des belles heures de son salon.

## ANNEXE

### Biographie de Larry Berman :

Originaire de Boston, USA, Larry Berman a commencé le piano à l'âge de sept ans. Diplômé de l'Université de Harvard en 1956, il part à Paris, comme beaucoup de jeunes musiciens américains, étudier l'harmonie, le contrepoint et la composition avec Nadia Boulanger. De retour deux ans plus tard à l'Université d'Harvard, il y complète ses études de musicologie.

Sa carrière d'enseignant en histoire de la musique et musicologie l'a mené dans quatre grandes institutions : Earlham College, Hunter College of the City University of New York, Harvard University et The University of Massachusetts à Boston. Depuis sa retraite en 1994, Laurence Berman a donné des cours à l'Université de Harvard et participe régulièrement aux Beacon Hill Seminars à Boston.

Outre de nombreux articles sur Debussy, il est l'auteur de deux importants ouvrages : *The Musical Image, Theory of Content* (Greenwood Press, 1993) et *The Mimetic in Music* (qui a fait l'objet récemment d'une nouvelle édition).

En tant qu'interprète, Laurence Berman est aussi à l'aise dans ses activités de soliste, que d'accompagnateur et de chambriste. Très éclectique, son vaste répertoire s'étend des Virginalistes anglais du XVII<sup>ème</sup> siècle à Schoenberg et Bartok.

Sa carrière de pianiste l'a fait voyager en Europe et en Inde ; il a également sillonné tout le continent nord-américain et donne toujours des récitals et des conférences pour des événements philanthropiques.

### Notes :

1. Souvenirs de Larry Berman : p. 1 et 2
2. Jean-Michel Nectoux, *Harmonie en bleu et or, Debussy, la musique et les arts*, Fayard : p. 34-36
3. J.M Nectoux : p. 36
4. J.M Nectoux : p. 38
5. Note de Yves Le Floc'h-Soye, descendant par Philippe Fontaine, 2<sup>ème</sup> fils de Marie
6. Dominique Bona, *Deux sœurs, Yvonne et Christine Rouart, les muses de l'impressionnisme* p. 283
7. Yves le Floc'h-Soye
8. D. Bona : p. 408

**Images reproduites à partir du catalogue :** *Harmonie en bleu et or, Debussy, la musique et les arts* : p. 37, 38 et 41.